

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon.

ABONNEMENT:

CANADA — 3s. 9d., payable invariablement d'avance par tiers.

ÉTRANGER — 6s. 3d. (Affranchir.)

On ne s'abonne pas pour moins de 6 mois



Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'Agriculture doit en être la première.

ANNONCES:

Première insertion 8cts. la ligne,
Insertions subséquentes 2 " "

Pour annonces à long terme, conditions libérales.

Emparons-nous du sol, si nous voulons conserver notre nationalité.

PARAISANT TOUS LES QUINZE JOURS.

CAUSERIE AGRICOLE.

De la colonisation et du défrichement des forêts.

(Suite.)

La première journée que vous consacrez au défrichement de votre terre sera probablement la plus pénible, celle qui vous causera le plus de fatigue et de malaise ; car ce genre de travail est nouveau pour vous, et vos bras ne s'y sont peut-être jamais exercés. Mais si vous êtes justes, vous vous avouerez à vous-mêmes qu'elle vous donne sa part de consolation. En effet, n'est-il pas consolant pour celui qui n'a jamais possédé, de pouvoir se dire : " Aujourd'hui j'ai travaillé pour moi, sur ma terre. C'est moi qui recueillerai cette fois, si Dieu me laisse vie, le fruit de mes sueurs et de mes labeurs." Oui, la vue de votre *abattis* vous dira, pour vous encourager, bien plus que nous ne pourrions vous dire nous-mêmes. Voyez encore comme le travail et le grand air ont accru votre appetit ; comme vous trouvez succulent, agréable au goût, des mets que vous auriez mangé avec peine, dans toute autre circonstance. J'aurais table de souverain, abondamment servie de mets les plus délicieux et les plus riches, ne vous eût offert un repas plus en rapport avec vos goûts. Puis ensuite voilà le temps du repos : Ah ! comme votre sommeil est profond et bienfaisant ! Il repose si bien vos membres, répare tellement vos forces, que le réveil qui le suit vous trouve aussi bien préparé au travail que le jour précédent. Dans ces dispositions, après avoir élevé votre cœur vers l'auteur de tout bien, lui avoir demandé la conservation de vos forces, commencez une nouvelle journée. Mais soyez pleins de courage, car de jour en jour vous allez sentir vos membres se fortifier, vos forces accroître, et peu à peu le travail que vous avez trouvé si pénible, si dur au début, deviendra pour vous chose facile. De plus, il se changera en véritable jouissance ; vous

vous y livrerez par goût, et vous comprendrez que la vie laborieuse et toujours occupée est celle dont les heures s'écoulent avec plus de rapidité, et de contentement, surtout quand on travaille pour soi et les siens.

Le second jour vous répétez donc les travaux de la veille ; vous abattez les arbres, vous partagez leur tronc et vous les dépouillez de leurs branches. Les jours suivants s'écoulent pour vous de la même manière. Mais si votre travail se fait pendant l'automne, vous devez l'interrompre deux ou trois semaines avant le temps ordinaire de la chute de la neige, pour vous livrer à une occupation moins pénible, mais non moins utile. Pendant les mois d'hiver il vous faudra continuer votre *abattis*, cependant vous ne pourriez le faire commodément si vous n'aviez auparavant sarclé la partie de la forêt que vous voulez abattre ; ainsi, consacrez quelques jours à ce sarclage, faites disparaître les broussailles, les arbustes et les branches les plus rapprochées de terre. En agissant ainsi, quand la neige aura couvert le sol, vous pouvez reprendre votre hache et vous attaquer de nouveau à tout ce qui vous fera obstacle. A n'en pas douter, si l'hiver vous trouve toujours occupés, le printemps vous trouvera riches, et vous le serez réellement, puisque vous aurez sept à huit arpents d'*abattis*.

Quand le soleil des derniers jours de mars viendra vous annoncer la fonte des neiges, suspendez encore vos travaux pour vous livrer à une industrie qui, d'ordinaire, paie largement ceux qui s'y livrent ; nous voulons parler du sucre. Oui, si vous avez sur votre lot de terre une érablière assez considérable, ne manquez pas de l'exploiter. Préparez des casseaux, des gaudilles, des chaudrons ou des chaudières, etc. Et aussitôt que la température le permettra, saisissez votre hache et votre gouge, et mettez-vous à l'œuvre. Fussiez-vous seul, si la saison est favorable, vous pouvez faire deux à trois cents livres de sucre dans l'espace de trois à quatre semaines, et quelques pots d'un délicieux sirop pour vos jours solennels.

Quand la terre, se découvrant de toute part, vient vous signifier que la saison du sucre est passée, et quand vous aurez mis à couvert, pour une autre année, les objets employés à cette industrie, préparez-vous à faire brûler votre *abattis*. Voici comment vous devez procéder, si vous voulez que le feu vous soit d'un grand secours : Choisissez les pièces de bois les plus grosses, rapprochez-les, à l'aide d'un levier, les unes des autres, au nombre de 5 à 6. Comme ces premières doivent reposer sur le sol, recouvrez-les de trois à quatre autres moins considérables, mettez encore sur ces dernières une ou deux autres pièces, puis enfin couvrez le tout de branches, de broussailles, etc., etc. Ce premier tas devra servir de modèle à tous les autres, hormis que les arbres soient petits, dans ce cas ils peuvent être disposés de toute autre manière.

Cette opération, qui est toujours pénible quand elle est exécutée par un seul, devient d'une assez grande facilité quand le défricheur a un ou deux bœufs à sa disposition ou quand il a l'aide d'un de ses semblables.

Quand les tas sont terminés dans toute l'étendue que l'on prépare pour la semence ; il ne reste plus qu'à mettre le feu à chacun d'eux. Quand les monceaux ont été en partie consumés, et que la flamme est à peu près disparue, on réunit les débris des grosses pièces, on les presse encore les unes contre les autres, et on les soumet de nouveau à l'action du feu. Une troisième fois, on réunit ensemble les restes de plusieurs tas, et ainsi on parvient à les détruire complètement. Quand la combustion est complète, il ne reste plus qu'à recueillir les cendres amoncelées sous chaque tas. Quant à cette dernière substance, il ne faut pas négliger de l'enlever au plus tôt et de la mettre à l'abri, car la moindre pluie lui enlèverait une partie de sa valeur.

Nous disons qu'il faut recueillir les cendres parce que : d'abord, en quantité trop grande, elles ne peuvent que ruiner le sol et détruire toute végétation ; en second lieu, parce qu'on peut retirer de cette substance un revenu considérable.

En effet, constatons le profit que la cendre d'un arpent de bois dur (franc) peut procurer au défricheur ou à celui qui fait défricher par des hommes à gages.

Tout l'ouvrage qui doit être fait sur ce terrain pour le rendre propre à recevoir la semence est ordinairement payé quinze piastres. Eh ! bien, nous allons nous convaincre que cette somme est plus que couverte par le revenu de la cendre, surtout si on sait la convertir en potasse ou au moins en sel. Aujourd'hui il est bien reconnu que chaque arpent de forêt, en bois dur, peut donner assez de cendre pour former au moins un *quart* de potasse, de la valeur de 20 piastres, même dans le temps où son prix est le plus réduit. Ainsi, dans le cas où le propriétaire de cet arpent fait faire son travail par un étranger, il aura, tous frais payés, le bénéfice net de cinq piastres. Ainsi un jeune homme, arrivé au milieu du bois au commencement de l'automne, et qui a pu abattre depuis cette époque jusqu'au printemps, six arpents de forêts, va retirer de sa cendre un revenu brut de cent trente piastres. Ce jeune homme, faisant abstraction du sucre qu'il a fabriqué et de sa récolte à venir, possède déjà plus qu'il

ne lui faut, pour sa table, ses vêtements pendant toute une année.

Ses grains et ses autres revenus pourront donc être réservés, soit pour acheter des animaux, soit pour se faire aider dans ses travaux. Vous voyez que les bénéfices ne se sont pas fait attendre longtemps, et que ce jeune homme est déjà riche.

Voici un fait à l'appui de ce calcul. Nous avons connu nous-même le propriétaire d'une étendue de forêt de trois cents arpents. Ce propriétaire avait à son service, pendant l'année entière, cinq hommes qui donnaient tout leur temps à l'*abattis*. Il payait à chacun d'eux quinze piastres par mois, prix aussi élevé qu'il peut l'être, dans notre pays, pour les travaux de la terre. Eh ! bien, ce propriétaire, à la fin de chaque mois, au lieu d'être le débiteur de ses employés était leur créancier, et recevait réellement de chacun d'eux cinq piastres et plus sur le revenu de la cendre. Et au bout de l'année, ses hommes largement payés, l'enrichissaient cependant de trois cents piastres. Quel résultat ! En faut-il davantage pour décider nos jeunes gens, qui ne sont pas encore propriétaires de biens-fonds, à se porter en foule dans nos riches forêts.

Il ne faut donc pas négliger de recueillir la cendre et de la mettre à couvert de la pluie. Mais si vous faites de l'*abattis* sur un terrain bas, humide et couvert de bois mou, il vous est presque impossible de tirer parti de cette cendre : d'abord elle est en petite quantité comparativement à celle du bois dur ; de plus, sa présence est nécessaire au sol qu'elle recouvre. Mais pour être un amendement profitable, il faut qu'elle soit également répartie sur toute la surface.

Nous disons que la cendre est nécessaire pour amender les terrains bas et humides ; en effet, ces terrains contiennent abondamment des débris végétaux, qui ne sont pas décomposés, et renferment un principe acide très-nuisible à la végétation ; eh ! bien, la cendre hâte la décomposition des uns et opère la destruction de l'autre, pourvu toutefois qu'on égoûte ces terrains.

(A continuer.)

HISTOIRE DE LA SEMAINE.

Nous tenons à parler encore et avant tout, dans la saison où nous sommes, des intérêts et des incidents qui se rapportent à l'agriculture.

D'abord, la question agricole devient tellement de ton aujourd'hui qu'il n'y a pas jusqu'à nos poètes qui ne jugent bon d'y exercer leur verve. D'un autre côté, nos journalistes politiques ouvrent fréquemment leurs colonnes à cette question, persuadés sans doute que la meilleure politique sera toujours, parmi nous, celle qui, à travers les débats et les luttes de partis, presque inévitables dans notre régime constitutionnel, n'oubliera pas toutefois de s'occuper grandement des intérêts de l'agriculture, source de paix et de prospérité nationale. Outre les poètes et les journalistes, des esprits sérieux et amis éclairés du peuple canadien écrivent des enseignements pratiques sous forme de

livrets très-propres à circuler puisqu'ils sont vendus au meilleur marché possible. Ajoutez à cela les exhortations verbales, les exemples, les efforts que font çà et là plus que jamais, les hommes bien pensants, qui, sans écrire comme les journalistes, les littérateurs et les poètes, se donnent néanmoins le souci très-utile d'aider ainsi puissamment à la grande cause de l'agriculture. C'est à ces personnes qui n'écrivent point, mais dont la participation peut toujours avoir de bons résultats, qu'il appartient de recommander, de répandre tout ce qui s'écrit en faveur de l'agriculture, et notamment les journaux agricoles.

Comme on le sait, nous avons dans le pays trois publications de ce genre, imprimées en notre langue, la *Revue Agricole*, l'*Agriculteur* et la *Gazette des Campagnes*. C'est aux vrais et dévoués amis de l'agriculture canadienne à favoriser, par tout moyen, ces publications. Cette sorte d'enseignement par la presse périodique, supposé qu'il ne fût pas toujours à la hauteur de certaines exigences, éronées le plus souvent, ne peut toutefois tourner à mal comme tant de publications politiques et littéraires qui ont, de nos jours, rendu le monde ingouvernable. Seulement, comme le mal s'attache en tout aux œuvres humaines, à celles même en apparence les plus louables, la presse agricole a besoin, elle aussi, si elle veut réaliser ses motifs ostensibles de faire le bien, de ne point se jalouser, se mal représenter, se nuire, en un mot, dans sa noble tâche. Ainsi, qu'elle rejette bien loin l'esprit de monopole, ou d'ambition, ou d'intrigue qui ne devrait appartenir qu'aux malheureuses passions dont la politique trop souvent se nourrit. Rien de placide comme tout ce qui se rapporte à la vie des champs. Comment donc ceux qui s'intéressent à cette vie, n'importe par quelle voie, pourraient-ils se prendre de passions autres que celles du désintéressement, du zèle, du dévouement? bien sûrs qu'en agissant ainsi, ils feront plus pour le pays que tant d'agitateurs politiques, qui ne visent qu'à leur propre élévation, à tout prix.

Que nos poètes donc, que nos littérateurs sachent de plus en plus s'inspirer des charmes de la vie champêtre, afin de les faire goûter davantage, à l'exemple de tant de leurs devanciers dans l'antiquité et dans les âges modernes. Parmi eux, les uns ont laissé à la postérité une gloire plus douce et aussi noble que celle acquise par les chantages héroïques des conquêtes et des batailles.

Que nos journalistes aussi, n'importe sous quel drapeau ils combattent, continuent louablement de favoriser la vie des champs, en répandant la lumière des enseignements et des exemples, de manière à faire aimer de plus en plus cette vie heureuse et si utile. Plus cette vie sera connue et se concentrera dans ses véritables attributions, plus la politique, parmi nous, deviendra simple et sage dans ses rouages et ses besoins; plus le peuple sera paisible, plus il profitera de son heureux état. C'est alors que les vrais progrès de notre agriculture, déjà commencés, il est vrai, et en bonne voie de succès, prendront un essor définitif et stable. Ce ne sera plus une question, un essai, un

élan même; ce sera un vrai *fait accompli*: légitime celui-là autant que fondamentalement utile et glorieux à notre jeune pays. A l'œuvre donc tous, hommes de bonne volonté et de bon esprit, pour hâter et assurer ce *fait accompli*. Un journal dit avec raison que l'on devra les résultats du mouvement actuel, qui se fait en faveur de l'agriculture, à la part active qu'y a prise le Clergé. En effet, les établissements des townships de l'Est, du Saguenay, des townships situés au Sud et à l'Est de Québec, la vallée de l'Ottawa et celle du St. Maurice attestent, à divers titres, cette assertion. Voilà en outre que déjà les Révérends Pères Trappistes sont à l'œuvre dans le township Langevin. Ils se sont bâti une demeure telle quelle en attendant mieux, et déjà plusieurs arpents de forêt ont été abattus autour de cette demeure. De nouvelles recrues sont arrivées dernièrement d'Europe pour renforcer les premiers pionniers, et le supérieur actuel vient, dit-on, de partir pour l'ancien continent dans les intérêts encore de l'établissement. Du reste, ces hommes courageux paraissent tout-à-fait contents du choix qu'ils ont fait, en notre pays, pour y donner l'exemple d'une culture raisonnée et lucrative, en même temps que leurs vertus et leurs prières sont une bénédiction pour le pays qui les a heureusement si bien accueillis. On nous dit que le chemin de communication jusqu'à leur établissement est maintenant ouvert et passable. Déjà, ajoute-t-on, des établissements particuliers se forment sur cette voie, et bientôt les bons Pères ne seront plus seuls au milieu des bois. Voilà donc des faits accomplis qui ne lèsent ni les hommes, ni la justice: au contraire, ils servent éminemment les hommes et vont au-delà de la justice par la charité et le dévouement.

Passons à regret, à d'autres *faits accomplis*, dont le résultat illégitime met le monde en feu.

En Italie, Garibaldi reste encore le maître. Ses volontaires grossissent en nombre autour de lui, en dépit de la défense, feinte ou réelle, de son roi galant homme: en dépit même de la désapprobation impériale, feinte aussi peut-être, disent de bons esprits. Encore un peu de temps, et tous les mystères se dévoileront. Impossible qu'il en soit autrement au train que vont les choses.

Au milieu de ce conflit menaçant, le Saint-Père est toujours à Rome, tranquille comme le divin Sauveur sur la barque agitée de Pierre. Les envoyés des puissances viennent, disent-ils, le consoler, le rassurer; et il est plus rassuré et rempli d'espoir que ces puissances mêmes. En effet, la Russie, ainsi que la Prusse ne sont pas tout-à-fait sans inquiétude sur la reconnaissance, un peu trop empressée, qu'elles ont faite du nouveau royaume d'Italie. Garibaldi et la Révolution se sont sentis plus importants que jamais à raison de cette peur ou de cet hommage qui leur viennent de ces deux puissances. L'un et l'autre savaient bien déjà que les puissances, en général, avaient pour eux des ménagements et même des égards visibles. Mais se voir redoutés au point d'imposer une reconnaissance de leur brigandage, voilà qui peut faire lever la tête et le sentiment à de plus humbles que la Révolution et

Garibaldi. Aussi l'une et l'autre savent-ils profiter de de leur position pour hâter le dénouement en leur faveur.

Cependant, la France paraît toujours prendre ses mesures contre Garibaldi et la Révolution, par rapport à la sécurité du Saint-Père. Mais, d'après le régime occulte de Napoléon, ces mesures de sécurité sont tellement combinées, vù la tactique employée dans le passé, qu'on peut s'attendre qu'elles auront pour résultat autant peut-être la fuite du Saint-Père que sa sécurité. Les événements seuls justifieront ou condamneront entièrement la tactique impériale, quoiqu'elle laisse depuis longtemps, par sa tortuosité, champ libre à toutes les interprétations.

Quant à la France elle-même, la France catholique s'entend, et non philosophique, révolutionnaire ou exclusivement officielle, elle n'a plus que jamais qu'un vœu et qu'une pensée sur la question de Rome, c'est la pensée, c'est le vœu de ses prêtres et de ses évêques, depuis leur retour de la ville sainte. Personne n'a mieux exprimé le vœu et la pensée de la France et du monde catholique, que cet illustre évêque d'Orléans, Monseigneur Dupanloup. Dans une lettre qu'il vient d'écrire à son clergé, il s'élève encore, s'il est possible, dans l'admiration des catholiques, après avoir monté si haut déjà dans le discours qu'il a fait à son peuple pour lui rendre compte de son voyage à la cité éternelle. Il faut avouer que si la pensée et le cœur de la vraie France n'étaient pas pour Pie IX, de tels écrits et de telles paroles seraient bien propres à réveiller, chez elle, le sentiment d'un peuple toujours prêt à s'enflammer au contact des nobles inspirations. Pour l'étranger, ces paroles constatent combien la bonne cause a de puissance en France, au cœur même des masses, puisque ces paroles y sont entendues, admirées, hautement approuvées non-seulement en pleine basilique, mais encore au sein des familles, et partout par la voie de la presse. Espérons donc beaucoup de la France dans le dénouement qui approche de la question romaine. Quelque dessein que prenne le gouvernement de ce pays, soyons sûrs qu'il aura à compter avec la nation, si celle-ci est frustrée jusqu'à la fin dans son vœu et sa pensée. Elle a trop dans la mémoire, cette nation généreuse, la gloire qu'elle a acquise, il y a treize ans à peine, en rétablissant le Saint-Père sur son trône, pour souffrir jusqu'à la fin les machinations honteuses employées, depuis trois ans, pour renverser ce trône de nouveau. Non : plus ces machinations agiront désormais, plus on doit s'attendre à leur fin par l'explosion du sentiment catholique en France. L'Empereur le sait bien ; c'est pourquoi il est si gêné, si hésitant, si tergiversant dans sa funeste politique. Car, après tout, si le Pape en est la victime pour un moment, il n'en sera pas la seule. Celui ou ceux des Souverains du jour qu'il entraînera nécessairement dans la ruine qu'on lui aura faite, pourraient bien, eux aussi, en être les victimes pour toujours. C'est ce qu'on a vu déjà, et l'histoire en conserve toute fraîche encore la mémoire.

A part le rôle de la France dans le dénouement qui

menace, il ne faut pas perdre de vue celui du Piémont, de l'Angleterre, de la Russie, de la Prusse, agents néfastes dans cette grande iniquité de la prétendue unité italienne. A moins de bien connaître ces rôles divers, on ne saurait rien juger en connaissance de cause dans la conflagration européenne qui menace.

Le Piémont d'abord, il se l'avoue à lui-même aujourd'hui, se sent débordé par Garibaldi et la Révolution. Il a beau sévir, emprisonner, cajoler ou payer, on ne veut plus de lui. On le lui dit à Naples, à Milan, à Florence, partout. Les esprits sont tournés vers la république de Mazzini ou vers les chemises rouges de Garibaldi. Ceux qui ont gardé quelques principes sont pour le roi légitime, François II, le héros de Gaëte et la plus grande figure aujourd'hui après celle de Pie IX. Si le Piémont est laissé, comme il doit l'être, à ses propres forces, son rôle est fini, et la question change d'aspect. Elle tombe en plein, et directement cette fois, sur les bras des grandes puissances, qui déjà veulent, par un congrès, la régler et la terminer ; oubliant que les congrès y ont usé déjà leur latin et leur savoir-faire.

Quant à l'Angleterre, tout le monde l'a dit, son rôle, dans la question romaine et italienne, a été de souder et d'endoctriner tous les fauteurs et les agents du désordre italien ; et cela, dans la triple vue d'affaiblir ou de ruiner, s'il était possible, le catholicisme, d'écarter la France et de jouir, elle seule, des ruines italiennes. Dieu jugera tôt ou tard ces plans odieux. Aujourd'hui, l'on dit encore que c'est l'or et l'adhésion de l'Angleterre qui déchaînent de nouveau Garibaldi, tandis que Mazzini, son compère, jouissant de l'hospitalité touchante de l'Angleterre, prépare là ses moyens d'actions pour le temps où il lui sera donné d'aller combattre aux côtés du sifustier de Caprera.

La Russie, elle, qui, avec son schisme et ses vœux d'agrandissement, aurait bien le désir peut-être d'imiter l'Angleterre, s'est contentée, par peur, de reconnaître la grande iniquité italienne. Elle a bien fait, comme le gouvernement napoléonien, de vaines réserves dans cette reconnaissance ; ce qui prouve pour tous les deux, qu'on n'a fait cette reconnaissance que pour faire plaisir à ceux que l'on craint.

Enfin, la Prusse a pris aussi pour rôle de plier le genou devant Baal : la Prusse, dont le roi Guillaume, à son couronnement, avait pourtant protesté bien haut qu'il ne voulait régner que de par Dieu et non de par le peuple, tel qu'on le façonne aujourd'hui. Donc, encore là de la peur. Et c'est au milieu de ces épouvantes, de ces faiblesses qu'on voudrait faire croire au monde catholique que l'unité italienne est faite et bien faite ; et que le Pape, l'Eglise et le monde catholique n'ont plus rien à y voir. Doncement, Dieu, qui a voix au chapitre, n'a pas dit son dernier mot. Attendons avec crainte et confiance tout à la fois.

Visite des Honorables MM. Sicotte et Tessier, à Ste. Anne.

L'Honorable L. V. Sicotte, président de la Chambre d'Agriculture, est arrivé à Ste. Anne, le 7 du courant, accompagné de l'Honorable Ulric Tessier et de Eugène Casgrain, écuyer, tous deux membres de la même Chambre. Le lendemain, dimanche, après l'office du matin, malgré une pluie battante, ces honorables visiteurs, voulant constater le succès des améliorations et des essais faits sur la ferme-modèle du Collège, la parcoururent en tout sens. De la ferme ils se rendirent à l'établissement où se donne l'enseignement agricole. Pendant cette visite, ils exprimèrent, à plusieurs reprises, leur satisfaction de tout ce qu'ils voyaient et leur étonnement de travaux aussi considérables exécutés si promptement et avec des moyens si restreints.

La visite de ces honorables messieurs, chargés par leurs concitoyens des hauts intérêts de l'agriculture, ne peut manquer d'avoir l'influence la plus heureuse sur l'avenir de cette cause importante, et sur le succès de l'établissement agricole de Ste. Anne, seul établissement de ce genre dans le Bas-Canada.

Le même jour, à l'issue des vêpres, le Conseil Municipal de Ste. Anne et plusieurs citoyens de cette localité, se rendirent à l'hôtel où était descendu, la veille, M. Sicotte, et lui présentèrent une adresse de bienvenue, lui exprimant en même temps leur reconnaissance pour son dévouement à la cause agricole. Ils adressèrent ensuite à l'honorable M. Tessier ainsi qu'à M. Casgrain, des remerciements pour avoir si bien secondé les vues généreuses de M. Sicotte.

Nos lecteurs, croyons-nous, liront avec plaisir l'adresse à M. Sicotte, et la réponse si pleine d'à-propos de ce Monsieur.

A L'HONORABLE L. V. SICOTTE,

Président de la Chambre d'Agriculture, B. C., etc., etc., etc.

HONORABLE MONSIEUR,

Le Conseil Municipal de Ste. Anne de la Pocatière, au nom des citoyens de cette paroisse, est heureux de reconnaître publiquement les éminents services que vous avez rendus au Bas-Canada, comme président de la Chambre d'Agriculture. Sous votre direction, la cause agricole est entrée dans une voie de progrès qui promet les plus beaux résultats pour l'avenir du pays.

En travaillant ainsi au développement des ressources que nous offre l'agriculture, vous avez mis vos talents, vos lumières et votre influence au service de la plus noble des causes : l'existence nationale d'un peuple essentiellement agricole.

Aussi, Honorable Monsieur, nous le proclamons hautement ; ce que vous avez fait pour promouvoir des intérêts d'une si haute importance, vous donne un droit incontestable à l'estime et à la confiance de vos compatriotes.

Mais pour nous, citoyens de Ste. Anne, nous qui sommes si fiers de posséder l'établissement agricole qui fait tant d'honneur à notre localité, nous devons reconnaître ici que cette belle et utile institution vous doit une bonne partie de sa prospérité. Vous avez noblement secondé les efforts et encouragé les sacrifices de la Corporation du Collège de Ste. Anne, qui ont un but si élevé et si patriotique.

Puis, c'est encore à votre généreux concours, que nous devons l'existence de deux autres œuvres, dont nous sentons aujourd'hui l'extrême utilité : nous voulons parler de l'établissement, à Ste. Anne, d'un dépôt d'instruments aratoires, et de la *Gazette des Campagnes*, publiée dans notre village.

Et, votre présence au milieu de nous, n'est-elle pas une nouvelle preuve du vif intérêt que vous portez à l'agriculture ? Oui, Monsieur, votre visite, si honorable pour nous, sera un encouragement pour une entreprise qui fait la gloire de ceux qui la dirigent, et dont nous commençons déjà à goûter les précieux avantages.

Aussi, Monsieur, c'est avec plaisir que nous profitons de la circonstance présente pour vous offrir nos sincères remerciements, et vous prier de daigner agréer le témoignage solennel de notre estime et de notre gratitude.

Maintenant, permettez-nous de présenter à l'honorable M. Tessier, et à M. Casgrain, qui ont si dignement secondé vos vues, comme membres de la Chambre d'Agriculture, et qui ont tant à cœur le progrès agricole de notre localité, l'hommage de l'estime et de la reconnaissance que nous leur devons.

RÉPONSE.

M. le Maire, Messieurs les Conseillers et Citoyens de Ste. Anne.

J'apprécie, avec les sentiments de la plus profonde reconnaissance, les paroles bienveillantes avec lesquelles vous avez jugé mes efforts pour aider la cause agricole.

Vous avez parlé de ce grand intérêt de manière à faire connaître que vous le considérez comme la cause la plus puissante de notre progrès. Notre pays est et sera longtemps essentiellement agricole, et du développement de notre industrie et de notre travail dans l'exploitation du sol, dépend principalement notre richesse et notre avenir. Le défrichement de nos terres incultes, marchera de pair avec notre fortune agricole. Les colons partant de nos riches paroisses, avant qu'ils y aient malaise pour une population trop resserrée dans d'étroites limites, porteront dans la forêt une plus grande civilisation, en y portant plus de richesses.

Nous avons, des deux côtés de notre magnifique St. Laurent, un immense territoire qui attend les défricheurs et le travail. Il y a assez d'espace pour y placer le surplus de notre population ainsi que celle de la vieille Europe, pendant une longue période.

Il est un fait fort remarquable dans notre mouvement de colonisation. Le flot humanitaire semble être

poussé providentiellement vers l'Ouest. Dans le Bas-Canada, sur les deux rives du St. Laurent, ce mouvement marche en sens contraire : Au Nord, il s'avance vers l'Occident, regardant des hauteurs du Saguenay la vallée du St. Maurice, de l'Onawa, et les richesses du Pacifique : au Sud, il s'avance vers l'Est, regardant des hauteurs de Québec, les plages de la Gaspésie sur l'Atlantique.

C'est à vous qu'il appartient de faire remonter le courant d'émigration, en portant la colonisation et la civilisation, précédés de la croix et de vos missionnaires dévoués, sur ce vaste plateau qui, du Mégantic, s'étend jusqu'à l'Océan Atlantique.

Ce résultat sera plus rapide s'il s'appuie sur une agriculture riche et intelligente ; et c'est avec le secours d'institutions comme celle que vous possédez à Ste. Anne que la richesse et l'intelligence arriveront à relever l'agriculture et l'agriculteur. Dans le peu de bien que j'ai fait comme Président de la Chambre d'Agriculture, il faut faire la part des autres membres, et vous avez eu raison d'offrir vos éloges à Messieurs Tessier et Casgrain, mes collègues, qui m'accompagnent. Mais c'est principalement à des hommes comme Messire Pilote que le principal mérite appartient. Non seulement il aide de ses conseils, dans toute mesure d'initiative, mais c'est à sa patiente persévérance que nous devons de pouvoir appeler les populations à juger du bien proposé par sa réalisation même.

Le dévouement du clergé qui n'a jamais failli, se montre encore le premier à donner les avantages de l'enseignement agricole et l'exemple d'un travail méthodique et scientifique.

Messire Pilote a bien mérité de vous et de nous pour sa persévérance et son dévouement, dans un travail si difficile, à raison de ses lenteurs mêmes.

Appartenant par tant de liens à la classe agricole, vous pouvez être certains que dans toutes les situations où je serai placé : membre de la Chambre d'Agriculture, ou membre du Gouvernement, ou simple citoyen, la cause agricole me trouvera toujours également disposé à faire valoir ses intérêts et ses droits.

Récoltes.

Nos lecteurs se rappellent que, dans notre avant-dernier numéro de la *Gazette*, nous leur conseillions de mettre leurs grains moissonnés en meulon. Quand nous leur donnions ce conseil nous étions loin de croire que des pluies abondantes, comme celles que nous avons eu pendant quelques jours, viendraient sitôt appuyer notre enseignement, et nous donner raison contre ceux qui rejettent toute innovation, qui ne veulent suivre les avis de personne, et qui croient que ce qu'ils font ne peut pas être mieux fait. A Dieu ne plaise que nous nous réjouissons des dommages qui peuvent résulter de l'indifférence des uns ou de la négligence des autres ; mais nous serions heureux si, les cultivateurs n'éprouvant aucune perte sensible, profitaient au moins de cette leçon, qui leur est donnée à la suite de tant d'autres, et se décidaient une bonne fois à mettre de côté leur système de javelage pour le remplacer par un autre, qui mettrait leurs récoltes à l'abri des contre-temps.

Singulière coïncidence.

Au commencement de cette semaine un de nos agents rencontre un cultivateur aisé et lui dit : " Mon ami, il vous faut recevoir la *Gazette des Campagnes* ; vous pouvez la payer facilement, et elle peut vous rendre d'importants services." Celui-ci lui répond :

" Tenez, monsieur, je n'ai pas d'argent à gaspiller. Ne me parlez pas de ces beaux messieurs qui se mêlent de nous en apprendre, en agriculture. D'ailleurs trois schelins et dix-huit sols ne se trouvent pas en dormant."

L'AGENT.—" Monsieur, vous aurez peut-être occasion de changer d'avis à l'égard de ceux qui consacrent leur temps à enseigner aux habitants des campagnes la culture améliorée ; aussi, je ne vous en dirai pas davantage sur ce sujet. Mais je vous prie d'observer que le prix de l'abonnement à cette *Gazette* ne peut pas être plus réduit, et qu'elle peut vous faire éviter bien des pertes. Si je vous demandais aujourd'hui trois schelins et dix-huit sols à emprunter, vous promettant quatre, cinq, et même dix piastres dans quinze jours ; vous me les donneriez avec un empressement indéfinissable. Eh ! bien, voilà l'avantage que je vous offre en vous demandant de recevoir la *Gazette*. Pour 3s. 9d. elle vous rapportera non pas dix piastres seulement ; mais peut-être 20, 30, 50 piastres et davantage !" La conversation demeura sans effet, mais voici ce qui arriva quelques heures après :

Notre homme, qui avait refusé la *Gazette* avec tant de mépris, aperçoit un de ses chevaux qui a une tumeur sur une jambe, qui paraît le faire souffrir horriblement. Après avoir essayé en vain quelques remèdes, il attèle son autre cheval, va à toute bride chercher un maréchal, à trois lieues de là. Mais le maréchal arrive trop tard, la maladie, qui n'était autre que le charbon, avait fait de grands progrès, et le cheval expire quelques instants après. Le lendemain, ce malheureux rencontre l'agent et lui dit : " Avez-vous appris mon accident d'hier soir ? J'ai perdu un cheval que je n'aurais pas donné pour trente louis."

Après quelques mots de consolation, notre agent ajoute : " Mon ami, si vous aviez eu la *Gazette des Campagnes* elle vous eût tiré d'embarras, car elle contient, contre le charbon, un remède très-efficace, qui a déjà sauvé deux chevaux, à ma connaissance."

" Monsieur, dit le cultivateur, je serai plus sage à l'avenir. Voici le prix de mon abonnement à la *Gazette*."

RECETTE AGRICOLE.

Emploi du sel dans l'engraissement des oies et des canards.

Une excellente nourriture pour les canards et les oies que l'on veut engraisser, est le blé-d'inde. Cet aliment doit être cuit, quand on le donne aux premiers, et cru pour les seconds. Dans le premier cas, mettez du sel avec l'eau et le blé-d'inde dans le vase où doit se faire la cuisson ; dans le second, mettez le sel dans l'eau que vous faites prendre aux oies, en les faisant manger. Mais l'eau donnée aux uns et aux autres dans le cours de la journée, ne doit pas être salée.

La quantité de sel doit être égale à celle qu'on emploierait si le liquide, dans lequel il est dissous, était destiné à l'homme.

Les avantages de l'emploi du sel sont :

- 1^o De rendre l'engraissement moins long ;
- 2^o De produire, avec une même somme d'aliments, plus de chair et de graisse, et d'économiser par conséquent une certaine quantité de nourriture ;
- 3^o De donner à la viande plus de fermeté et de saveur ; à la graisse, plus de densité.

VARIÉTÉS.

FÉLIX

OU

LE JEUNE CULTIVATEUR.

(Suite.)

“ A sa vue, je frémis. “ Félix, me dit mon père, relève-toi (car j'étais toujours à ses pieds), baise la main de ta seconde mère et demande-lui ses bontés.”

“ Je me relevai vivement, mais je n'obéis pas : j'eus tort, je le sors ; mais toute mon âme s'était révoltée ; mes larmes avaient tari, et un regard d'indignation fut le seul adieu que ma belle-mère obtint de moi.

“ Va embrasser Félix,” dit alors mon père à son second fils. Alphonse s'avança vers moi de bonne grâce : je me détournai de lui. Mon exaspération m'avait rendu désobéissant et injuste. Puis, retombant aux genoux de mon père et versant des larmes :

“ O mon père, lui dis-je, pardon ! pardon ! je vous respecte ; je suis prêt à vous obéir en tout : mais ne me forcez pas de baisser la main qui m'accable ; ne m'obligez pas d'embrasser celui qui m'a ravi votre amour

“ — Levez-vous, enfant dénaturé, dit-il avec colère. Je ne vous aime plus, je ne vous connais plus.”

“ Et, comme je me retirais suffoqué par mes sanglots, je l'entendis qui disait : “ Qu'il parte ! qu'il ne repaïsse jamais devant mes yeux !”

“ Après cette scène cruelle, un domestique de confiance partit avec moi dans une chaise de poste, et me conduisit à la pension.”

“ Je trouvai mon maître prévenu contre moi. Les instructions qu'il avait reçues de ma belle-mère, sans doute, lui prescrivaient de n'avoir pour moi ni pitié, ni indulgence. On lui avait dit que mon caractère était indomptable, et il l'était en effet. Je fus traité avec une vigueur que je ne méritais que trop.

“ Les deux premières années de mon séjour à la pension furent un véritable supplice. Ce qui redoublait ma douleur, c'est que je ne recevais pas de mon père une seule ligne, une seule marque d'amitié. Ma belle-mère écrivait très-régulièrement à mon maître, et le priaît de m'annoncer que toute la famille se portait bien. Mais mon père, à qui j'adressais souvent les lettres les plus tendres, gardait un silence désolant. Le chagrin que j'en éprouvais me rendait malade et exposait ma vie.

“ Mon maître, quoique d'une rigueur inflexible, était raisonnable et juste. “ Félix, me dit-il un jour, comment voulez-vous que votre père vous donne des marques de sa tendresse, avant que vous lui ayez donné vous-même des gages de votre repentir ? Qu'avez-vous fait depuis deux ans que vous êtes ici ? Avez-vous travaillé avec courage ? avez-vous cherché à réparer vos anciennes fautes par une conduite sans reproche, par des progrès soutenus ? Vos lettres sont pleines des protestations les plus tendres ; mais votre père n'y croira pas, n'y répondra pas, tant que je ne pourrai pas lui certifier que vous êtes tout à fait raisonnable, studieux et docile. Faites donc un généreux effort sur vous-même, et vous verrez bientôt la fin de vos peines.”

“ Cet espoir que mon maître faisait briller à mes yeux m'anima. Je triomphai du noir chagrin qui m'accablait. Bientôt mon maître me prodigua les encouragements et les éloges. J'écrivis régulièrement, et mon père ne me répondait pas encore. Mon cœur battait d'impatience. Chaque fois que le facteur paraissait dans la cour du château, je m'élançais vers lui en l'interrogeant d'un regard avide. “ Rien pour vous,” me répondait-il froidement ; et mon cœur se glaçait. “ Suis-je donc à jamais oublié ? suis-je donc haï pour toujours ? disais-je en pleurant à mon maître. — Attendez, me répondait-il, laissez achever cette année : votre père trouve sans doute que l'expiation n'a pas duré assez longtemps ; il veut qu'elle soit complète. Je plaide chaudement votre cause : peut-être viendra-t-il lui-même s'assurer de votre heureux changement.”

“ Cette idée me fit tressaillir : mais déjà la troisième année s'était écoulée, et pas un mot de la part de mon père n'était venu apporter quelque consolation à mon âme déchirée. Désespéré de cet affreux isolement, de ce cruel silence (ah ! je le sens maintenant, ce n'est pas mon père que je dois accuser : ma belle-mère lui cachait sans doute mes lettres, interceptait peut-être les siennes), je retombai dans ma première mélancolie ; je ne pouvais plus me livrer à l'étude ; pendant les récréations, je fuyais mes camarades ; j'allais m'enfoncer et pleurer dans quelque solitude sauvage, au sein de la forêt ; et, si quelqu'un d'eux venait m'y joindre et m'interroger : “ Je suis malade, répondais-je. — “ Et où donc est ton mal ? — Ici,” disais-je, en mettant la main sur mon cœur.

“ Je disais vrai : mon cœur était bien malade. Mille pensées funestes se succédaient dans mon esprit. Je haïssais l'étude, je haïssais la pension, je haïssais jusqu'à mes camarades, qui me témoignaient tant d'affection, et même, ô ingratitude ! jusqu'à mon maître, qui était devenu si bon pour moi et qui paraissait souffrir de mes peines autant que moi-même. Je résolus de tenter un dernier effort et d'écrire encore une fois à mon père, et, si je ne recevais pas de réponse, de renoncer à tout et de m'enfuir : résolution imprudente et coupable ! j'étais bien insensé ; mais j'étais si malheureux !

“ J'écrivis donc cette dernière lettre. Je me le rappelle encore. Après quelques détails sur mes études et sur tout le travail que depuis plus d'un an je m'étais imposé pour lui plaire, je disais : “ Quo ! mon père, pas un mot de consolation pour votre malheureux Félix ! Depuis deux mois, dix lettres les plus tendres et les plus suppliées, dix lettres à la fin desquelles mon maître a consigné l'éloge de ma conduite et de mon caractère, dix lettres arrosées des larmes d'un fils qui ne demande pour toute grâce qu'un mot de vous, n'ont pu obtenir une réponse ! O mon père, écrivez-moi un mot, un seul mot qui me rendra la vie : *Mon fils, je t'aime toujours*. Ces caractères sacrés, tracés de votre main, seront baisés mille fois par jour ; ils seront empreints sur mes lèvres ; ils seront gravés dans mon cœur. Ah ! ce cœur est pour vous plein de respect et de tendresse ; ce n'est jamais de vous qu'il se plaint. Jusqu'à présent, il a eu le courage de tout souffrir ; mais le silence, l'abandon, l'oubli ou l'indifférence d'un père est un malheur au-dessus de ses forces. Je sens qu'il va y succomber.”

Après avoir envoyé cette dernière lettre, j'attendis la réponse avec une anxiété fiévreuse. Pendant le jour, j'avais de fréquentes palpitations de cœur ; la nuit, j'étais en proie à des songes affreux ; mes cris inarticulés troublaient le dortoir, et je me réveillais inondé d'une sueur brûlante. Pendant un mois, je souffris cette agonie. Rien ne vint.

“ Alors j'exécutai en tremblant et en frémissant le dessein coupable que j'avais formé. Je m'enfuis de la maison. En partant, je laissai cette lettre pour mon maître :

“ O mon maître ! pardonnez-moi ma fuite. Je ne suis, hélas ! coupable qu'envers vous, puisqu'il n'y a dans le monde que vous qui m'aimiez. Je n'ai plus de famille, je n'ai plus de père. Ne craignez pas que j'attente à ma vie : les sentiments de religion dans lesquels vous m'avez élevé sont ma sauvegarde. Je ne ferai jamais rien d'indigne du nom que je porte. Adieu. Aimez et pleurez votre malheureux Félix.”

“ A quelque distance de la pension, je me fis céder, en échange de mes habits, ceux d'un jeune paysan. Je ne marchais que la nuit, évitant les villages, et par des sentiers détournés ; j'allais chercher quelque ferme isolée où l'on eût besoin d'un berger. Je trouvai enfin ce que je cherchais, dans une ferme peu éloignée de cette maison.

“ Dans cet état libre et tranquille, ayant du pain et du laitage en abondance, dormant toute la nuit sur de la paille fraîche et occupé tout le jour, je n'aurais pas été à plaindre si, au souvenir de mes peines, ne s'était pas mêlé le souvenir d'un père que je croyais voir, irrité et inexorable, me préparer des châtiments dès qu'on m'aurait retrouvé.

“ Au bout de quelques mois, cette inquiétude cessa, et j'eus la cruelle assurance d'être oublié ou d'être abandonné. Alors ma tristesse plus calme n'en fut que plus profonde, et le silence des campagnes où j'étais avec mon troupeau, la vaste solitude qui s'étendait autour de moi, ne firent que me plonger plus avant

tous les jours dans ma sombre mélancolie. Quand ma pensée se fixait sur l'abîme qui me séparait de mon père, et quand je me disais en moi-même : *Je ne le verrai plus*, j'étais bien près de tomber dans le désespoir. J'ai été préservé de ce malheur par les sentiments de religion que j'avais conservés et que je conserverai jusqu'à mon dernier soupir. Ce qui a beaucoup contribué à adoucir mes peines, c'est que j'avais emporté avec moi quelques livres, entre autres Virgile. J'ai dû à Virgile de douces consolations ; je lui ai dû plus encore : la sympathie et les bontés d'un véritable ami."

Félix, en achevant son histoire, avait les larmes aux yeux, et celles de M. Dulac avaient coulé plus d'une fois pendant ce triste récit.

M. Dulac ne fit point d'inutiles reproches à l'enfant qui se repentait si amèrement de son opiniâtreté et de sa désobéissance ; mais il se promit bien de ne rien négliger pour découvrir sa famille, et pour le faire rentrer en grâce avec elle.

Une année s'était écoulée depuis l'arrivée de Félix à la ferme ; deux années s'étaient écoulées encore, pendant lesquelles il perfectionna son instruction pratique : il devint un jardinier intelligent, un habile cultivateur. En même temps, il s'était radicalement corrigé de tous ses défauts. Le malheur, les bons exemples, l'habitude d'une vie laborieuse et tranquille, avaient calmé la violence de ses passions ; et Félix avait maintenant autant de douceur et de patience qu'il avait eu de générosité et de courage. Mais, tremblant et rougissant au souvenir de ses fautes passées, il n'osait encore, malgré les pressantes sollicitations de M. Dulac, se résoudre à rentrer dans sa famille.

Un jour, M. Dulac, se promenant avec lui dans le jardin, lui dit : "Je vais m'absenter pendant deux jours. Je viens d'apprendre qu'à quelques lieues d'ici s'est établi un homme qui m'a rendu autrefois de grands services et que depuis vingt ans j'avais perdu de vue. Le chagrin, dit-on, a affaibli sa santé ; il vit depuis un an dans un château solitaire, et sa vie est tellement retirée que je n'ai appris qu'hier sa présence dans notre pays. La reconnaissance m'appelle auprès de lui. Je vous laisse, mon enfant, la direction de nos cultures pendant les deux jours que durera ma visite à M. de Célival."

A ce nom, le visage de Félix se couvrit d'une pâleur mortelle : il chancela et serait tombé s'il ne se fût appuyé contre un arbre ; puis, d'une voix altérée :

"M. de Célival, dites-vous ?—Oui, répondit M. Dulac. D'où vient, à ce nom, votre trouble, votre effroi ? Le connaissez-vous ? Serait-ce un parent, un ami de votre père ?

—Ah ! s'écria Félix, éclatant en sanglots, c'est lui, c'est mon père lui-même. . . . Et le chagrin, dites-vous, a affaibli sa santé ! Ce chagrin, misérable que je suis, c'est moi qui l'ai causé ! . . . Hélas ! enfant ingrat et dénaturé, voilà où m'a conduit la désobéissance ! . . . O monsieur Dulac, ô mon meilleur, ô mon unique ami ! emmenez-moi avec vous, demandez-lui ma grâce, dites-lui. . . . Mais non : il m'a en horreur, sans doute ; il me repousserait, il me chasserait en m'accablant de ses malédictions : ah ! je ne les ai que trop méritées. Ou bien, il me croit mort ; et quel serait son saisissement en voyant tout à coup l'enfant qui le déshonore sortir du tombeau pour ajouter à ses peines !"

En proie à ces réflexions déchirantes, Félix se livrait à tous les excès de la douleur. Il parla longtemps encore sans pouvoir se calmer. Enfin M. Dulac, par de sages paroles, parvint à rendre quelque calme à son âme agitée :

"Ne croyez pas, Félix, que vous soyez pour votre père un objet d'horreur, ni que, s'il vous a pleuré comme mort, il s'afflige de votre retour à la vie. Non. Vos fautes sont graves ; mais il y a dans le cœur d'un père un trésor inépuisable de clémence. Vous n'êtes plus ce Félix d'autrefois, emporté, opiniâtre, désobéissant : le malheur vous a changé ; et Dieu, touché de votre repentir, vous réserve sans doute des jours plus heureux. Je vais voir votre père. Pendant les deux jours que durera mon absence, réfléchissez sur votre position, méditez, interrogez votre cœur, priez Dieu de vous éclairer et de venir à votre aide ; et, à mon retour, nous nous concerterons sur ce que vous devez faire. Au revoir, mon pauvre enfant, ajouta-t-il en serrant contre son sein le jeune homme qui pleurait entre ses bras à chaudes larmes. Ayez confiance dans la bonté de Dieu et dans le cœur d'un père."

M. Dulac se mit en route. Après avoir suivi pendant quelques

heures un chemin solitaire au milieu des bois, il entra dans une magnifique allée de platanes, dont l'issue s'ouvrait en fer à cheval, laissant à découvert un tertre riant, revêtu d'une pelouse verte et fleurie, au milieu de laquelle s'élevait un élégant château. C'était la demeure de M. de Célival. Le jardin qui entourait le château était aussi riant que pittoresque : c'était le comble de l'art avec l'apparence d'une nature négligée ; d'innombrables massifs d'arbustes précieux ornaient l'immense pelouse, et une incroyable abondance de fleurs, rares et éclatantes, disposées avec un art infini, s'épanouissaient comme au hasard. Sans grille, sans clôture, cet admirable parterre semblait se confondre avec la campagne qui s'étendait à perte de vue, et qui présentait de tous côtés un aspect enchanteur. Une allée de beaux arbres de Judée, chargés de fleurs, conduisait au château ; tout le long de la façade, d'énormes orangers, chargés de fruits jaunes comme l'or et de fleurs blanches comme la neige, remplissaient l'air de leurs parfums pénétrants ; du perron, on découvrait le cours de la Seine, empourprée par les rayons du soleil couchant, les vertes collines de l'autre rive, et, plus loin, de belles montagnes bleues qui se confondaient avec l'azur du ciel.

M. Dulac, après avoir admiré quelque temps ce coup d'œil, entra dans le château. Un vieux domestique à cheveux blancs l'introduisit dans un salon, où il le pria d'attendre l'arrivée de son maître.

"M. de Célival doit bien se plaire dans un si beau séjour, lui dit M. Dulac.

—Hélas ! non, lui répondit d'un air chagrin ce fidèle serviteur ; mon maître est toujours triste. Les médecins lui ont recommandé un exercice continu ; il cultive ce jardin de ses propres mains avec un soin assidu ; et cependant, à la vue de ces belles fleurs, on ne le voit jamais sourire."

M. de Célival entra. Il parut charmé de revoir M. Dulac, pour qui il avait la plus sincère estime. Dans la conversation, il lui laissa entrevoir qu'il avait eu des peines, mais sans s'expliquer sur cet objet, M. Dulac crut qu'il était convenable et prudent à la fois, dans cette première entrevue, de ne rien dire qui eût rapport à Félix.

"Les médecins, lui dit M. de Célival, m'ont ordonné l'air de la campagne ; j'y suis depuis un an. Ma femme est restée à Paris pour surveiller l'éducation de mon fils Alphonse, et vient me voir de temps en temps. Mais, mon ami, continua-t-il, vous pouvez me rendre un service. Il me manque un jardinier. Capable de diriger par moi-même la culture de mon jardin d'agrément, je ne suis pas au fait du vrai jardinage, du jardinage qui a pour objet les produits utiles. Je voudrais un jeune homme intelligent et sage. On m'en a déjà présenté plusieurs ; mais, dans ce pays où je ne connais personne, ma confiance pourrait être aisément trompée. Je ne veux m'en rapporter qu'à vous. Tâchez de me trouver un jeune homme que vous connaissiez parfaitement, et dont la conduite soit telle que je n'aie jamais de reproche à lui faire ; car je suis venu chercher ici le repos, et j'évite avec soin tout ce qui pourrait le troubler.

—Je chercherai, répondit M. Dulac, et d'ici à quelques jours j'espère trouver un jeune homme tel que vous le désirez."

Après avoir passé une journée entière auprès de son ancien ami, M. Dulac revint à la ferme, où Félix l'attendait avec anxiété.

Tandis que M. Dulac lui racontait sa visite jusque dans les moindres détails, le jeune homme respirait à peine ; il rougissait et pâlisait tour à tour ; des cris entrecoupés, des soupirs douloureux attestaient la vivacité de ses émotions. Mais, quand il apprit que son père demandait un jeune homme pour l'aider à la culture de ses jardins, il poussa un cri :

"Le jeune homme que mon père vous demande est trouvé : c'est moi !

—Vous ! s'écria M. Dulac ; quelle est donc votre pensée ?

(A continuer.)

FIRMIN H. PROULX,

Propriétaire-Gérant.